

Ce livre est composé avec le caractère typographique **Luciole** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficience visuelle et le studio typographies.fr

**NOUS,
LES ALLEMANDS**

ALEXANDER STARRITT

NOUS, LES ALLEMANDS

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Diane Meur



VOIR DE PRÈS

Titre original : *We Germans*
publié par JM Originals, une marque
de John Murray (Publishers),
Hachette UK Company, Londres

© 2020, Alexander Starritt.

Tous droits réservés.

© 2022, Belfond, pour
la traduction française.

© 2023, Voir de Près pour
la présente édition.

ISBN 978-2-37828-524-1

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

Tous les personnages de cet ouvrage sont fictifs et toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, serait purement fortuite.

*À la mémoire de mes
grands-parents bien-aimés,
Walter et Katharina Pretzsch*

Mon cher Callum,

Voilà maintenant dix-sept mois que nous ne nous sommes plus vus ; j'espère vivement que nous nous reverrons encore au moins une fois. Je sais que tu es occupé, mais viens me rendre visite. Au moment qui te conviendra – essaie seulement de penser à me prévenir deux semaines à l'avance, pour que j'aie le temps de m'arranger.

Ce que j'espère vivement aussi, c'est que tu n'es pas perturbé par la conversation que nous avons eue

quand tu étais ici. Je ne m'en suis pas avisé sur le moment mais, depuis, il m'est venu à l'esprit que tu te sentais peut-être coupable. D'un autre côté, nous ne nous sommes jamais beaucoup parlé au téléphone, alors qui sait. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas important.

Je ne veux pas aggraver ton malaise, mais j'ai bien compris ce que tu avais en tête : m'entendre parler de ce que j'avais vécu en Russie avant que je ne devienne trop confus pour le faire. Ce n'est pas une pensée agréable, et je reconnais qu'elle m'a irrité. Mais à la réflexion, je me rends compte que tu voyais juste : je suis effectivement à un âge où l'on bascule très vite vers... disons

simplement, vers un lieu où l'on ne raconte plus rien.

Tes questions étaient ridicules, cela dit – embarrassées, faussement naïves. Tu aurais dû te voir approcher à reculons de ce que tu voulais vraiment me demander : Est-ce que tu as vu des choses horribles ? Je vais te répondre, maintenant : Oui. Et : Est-ce que tu as *fait* des choses horribles ? C'est difficile à dire, mais certainement pas dans le sens que tu crois.

Ce qui me surprend, c'est ceci : t'imagines-tu que ta mère ne m'a pas posé les mêmes questions quand elle avait ton âge ? Ou que, depuis mon retour de la guerre, elles n'ont pas constamment refait surface,

comme des gros morceaux de légumes dans une soupe ? La génération de ta mère était moins polie à ce propos. Et avec raison, je tiens à le souligner. Ce ne sont pas des questions polies.

Mais même si j'avais voulu te donner une réponse digne de ce nom quand tu étais ici, je n'en aurais pas été capable. Il faut que tu le comprennes : même des expériences aussi extrêmes ne restent pas distinctes dans notre mémoire à jamais.

Ce qu'on finit par faire, ce que j'ai fini par faire, c'est réduire des années riches d'événements à quelques formules que l'on peut énoncer en prenant le café, et ensuite on ne se

souvent plus que de ces formules, au lieu des silhouettes silencieuses qu'elles recouvrent. Moi, j'ai pris l'habitude de dire que c'était une époque très dure à vivre, mais que pour certains, nous le savons tous, elle l'a été infiniment plus. Et que nous devrions nous féliciter de vivre aujourd'hui dans une telle paix.

Si l'on développe ces lieux communs, c'est dans un but bien mince et terre à terre : éviter de penser quotidiennement aux années 1940. Comme tout le monde – peut-être même plus que d'autres –, on a envie de prendre le café en conversant de sujets agréables. Nous qui avons vécu cette époque, quand nous l'évoquons, et cela nous arrive

de plus en plus souvent avec l'âge, nous parlons de Hitler et de l'histoire mondiale au lieu de parler de nous. Parfois, je me dis que mon club d'œnologie ressemble à un groupe de pétitionnaires où chacun essaie de faire ajouter un amendement de deux lignes au verdict de l'Histoire.

Donc, quand tu m'as soumis à ta maladroite interview, rien de ces années ne m'est revenu avec la rapidité nécessaire. Le temps que je parvienne à y penser, plutôt que de penser seulement à l'état de colère dans lequel tu m'avais mis, tu étais déjà retourné à Londres et à ta propre vie, oubliant peut-être tout de cette conversation avec ton grand-père.

Moi, en revanche, j'ai du temps à ne plus savoir qu'en faire. Enfin, si l'on compte en jours et non en années. Comme elle était jeune au moment de sa mort, ton Oma ! Je m'en suis encore fait la remarque il y a peu. Soixante-douze ans ! Je ne connais quasiment plus personne d'aussi jeune, à part des membres de ma famille et les gens qui travaillent ici. Je pensais vraiment que notre vie à deux durerait plus longtemps.

Mais passons : j'ai beaucoup de temps, beaucoup de tranquillité, et rien à faire. Et, une fois mise en branle par tes questions, voilà que, lentement et poussivement d'abord, la mémoire a commencé à me revenir.

Les très anciens souvenirs, on dirait que plus on les roule dans son esprit, plus ils s'étoffent. Des visages perdus depuis des décennies m'apparaissent maintenant parmi ceux des dîneurs au restaurant, et je surprends le murmure de noms oubliés dans les bavardages échangés à la boulangerie. C'est avant tout des gens que je me ressouviens. Parfois, cela ressemble un peu à une réunion de retrouvailles. Il y en a beaucoup que j'ai plaisir à revoir.

Ensuite viennent les sons et les sensations, de plus en plus nombreux. Le grondement de moteur émis par l'affût de canon à bord duquel j'ai pénétré en Russie. La faim – oh mon Dieu, la faim, quand elle vous prend

aux bras et aux jambes, comme si vous sentiez vraiment les cellules de vos muscles se désintégrer. À ce simple souvenir, j'ai dû aller chez le Grec me prendre une assiette de souvlaki et de frites, c'est-à-dire plus que je n'espérerais pouvoir avaler en temps normal. Je savais ce que je faisais, bien sûr, mais c'était rassurant d'en être capable.

Ces banalités ne sont sans doute pas ce dont tu voulais entendre parler, mais c'est comme ça. Depuis notre conversation, je ressens de nouveau la petite morsure du soleil qui me tourmentait en permanence lors de ce premier été ukrainien, le tiraillement douloureux de ma peau aux avant-bras et dans la nuque.